LETTRE

DE CHARLES LAMETH,

A ſon correſpondant de Verſailles M. Godad.

QUEL coup affreux, mon cher Godad ! & qui l'auroit prévu ? Non, je ne ſuis pas encore bien revenu de toute ma colère. Il faut que je me venge. Il le faut. Et loin de vouloir me diſſuader, prêtez-moi plutôt votre ſecours. C'eſt dans l'adverſité qu'on reconnoît ſes amis. D'ailleurs, mon cher, un homme qui a des millions à ſes ordres, manque rarement de reſſources.

Maudit comité de conſtitution, tu viens déranger des projets ſi bien combinés ! tout l'or que j'avois répandu, toutes ces petites intrigues que j'avois ſi bien concertées, mon dîner du Renelach qui, ſuivant notre ami de Lacroix (1), devoit me conduire à l'immortalité : toutes mes démarches auroient été vaines ! Non, non. J'en jure par la

(1) Voyez la lettre de M. de Lacroix à M. Charles de Lameth.

bravoure de notre héros *Louis-Philippe d'Orléans*, je ferai voir à ces patriotes ſi zélés pour leur Louis XVI, qu'un pareil coup n'a d'autre effet ſur moi, que celui de m'encourager à entreprendre encore plus.

Ce qu'il y a, mon cher, de plus déſeſpérant pour moi dans la circonſtance, c'eſt que déjà, depuis deux jours, j'avois annoncé à Lacroix que j'étois commandant de la garde nationale de Verſailles; & je le lui annonçois, non ſeulement comme une choſe ue l'on m'avoit promiſe, emais encore comme une choſe ſûr & que je tenois.

Je ne ſais, pour comble de déſeſpoir, comment cette malheureuſe lettre a été rendue publique. Mais, elle l'a été. Mon cher Alexandre l'a vue hier chez tous les marchands de nouveautés. Je ne puis la déſavouer. Jugez de ma honte & de ma rage. J'ai déjà entendu dire, & même on a crié à mes oreilles ce vieux dicton malheureuſement ſi expreſſif dans ce moment-ci; *Lameth a vendu la peau de l'Ours avant de l'avoir jetté par terre.*

Vous le ſavez comme moi, vous, mon brave apologiſte, quand on eſt chef de parti, ſur-tout en France, on doit tout craindre, principalement le ridicule. Si malheureuſement on parvenoit à ſe ſervir contre moi de cette arme avec avantage, je ſuis perdu : le peuple rira & abandonnera ſon idole.



L'ami Robertspierre a pourtant bien rempli sa tâche. Il s'étoit chargé de faire demander à l'Assemblée Nationale, par les districts de Versailles, qu'on ouvrît le scrutin. Il s'y est bien pris; jusque-là, il a réussi. Le district a envoyé une députation à l'Assemblée. Mais ce petit homme a la folle vanité de prétendre à l'esprit. S'il se fût contenté de faire les démarches nécessaires auprès du district pour obtenir cette députation, rien n'étoit mieux. Eh bien, point du tout. Il veut encore déclamer dans la tribune de l'Assemblée. Et pour faire revenir cette même Assemblée sur son décret, il s'avise de crier qu'on reconnoît à ce décret (1) *les intrigues & les passions particulières*.

On n'est pas plus mal adroit que cela. Il veut obtenir, & il invective, il calomnie. C'est le moyen de ne venir à bout de rien.

Quand pourrai-je, mon cher Godad, être débarrassé de cet imbécille ? Il n'a juste que la portion de bon sens nécessaire pour bien suivre les instructions qu'on lui donne; & avec cela il veut toujours y mettre du sien. On est bien à plaindre, mon ami, quand la fortune cruelle vous force à employer de pareils gens. J'inter-

(1) Opinion de M. Roberts-Pierre, au sujet de la députation du district de Versailles, dans la séance du mercredi 30 juin.

romps ici ma lettre, quelqu'un me demande, c'eſt probablement un des nôtres, je vous laiſſe un inſtant, & auſſitôt l'audience donnée, je reviens à vous.

Il ne faut jamais, aimable Godad, condamner les gens ſans les avoir entendus. Qui croyez-vous qui ſorte de chez moi? C'eſt..... Robertspierre lui-même. Allons, il s'eſt bien conduit. Ses raiſons ſont bonnes. Il vient de me le démontrer d'une manière évidente. C'eſt un tour de paſſe paſſe, dont je ne le croyois pas capable. Il faut qu'il lui ait été ſoufflé.

Reprenons, et ne nous écartons plus. Comme bien vous ſentez, j'ai entamé la converſation par des reproches, mais modérés, car il faut encore ménager l'homme. Pour toute réponſe, le maraud m'a ri au nez. Je ſentois mon ſang s'allumer, j'allois me fâcher. Il s'en eſt apperçu. Je veux bien, m'a-t-il dit, monſieur qui prétendez tout ſavoir, entrer avec vous en quelqu'explication; ne voyez-vous pas, que nos ennemis les patriotes ſont terraſſés du coup que je viens de leur porter? Mais terraſſés à ne jamais s'en relever. J'avois bien de bonnes raiſons, lorsque j'ai dit, qu'à la conduite de l'Aſſemblée, on reconnoiſſoit les intrigues & les paſſions particulières. Ne concevez-vous pas, qu'avec une pareille phraſe, toute l'Aſſemblée peut être aiſément dé-

noncée au peuple comme ariſtocrate ? de là la réuſſite de tous nos projets. Cette Aſſemblée eſt celle contre qui doivent, dans ce moment ci, ſe diriger nos coups. Nous payons les habitués des tribunes, nous nous feſons applaudir par une centaine de ſoldés, que nous décorons du nom de peuple, et cela n'empêche pas qu'aucune de nos propoſitions ne paſſe. Il faut donc l'abattre tout à fait, & c'eſt bien à cette intention, que j'ai parlé d'intrigues, de paſſions. Le peuple ne nous connoît pas, il eſt même de notre plus cher intérêt qu'il ne nous connoiſſe jamais, ſans quoi gare la lanterne. Le peuple croit qu'il n'y a plus que les ariſtocrates qui ſoient des intrigans, & qui ſoient conduits par des paſſions particulières. C'eſt bien pourquoi j'ai accuſé l'Aſſemblée entière. Je vous réponds, moi, que quand même nous nous en mêlerions actuellement pour en empêcher l'effet, cette phraſe a perdu tous nos ennemis, oui tous dans l'eſprit du peuple.

Voilà, mon cher Godad, mot pour mot toute la petite juſtification du petit Robertspierre. Il n'a pas tant fait qu'il le veut bien dire, mais il nous a rendu ſervice. Il me fait naître une idée excellente. Je vais faire broder & paraphraſer les mots dont il s'eſt ſervi par tous mes journaliſtes ; & j'eſpère qu'il produiront leur effet.

Allons, ſi je ne ſuis pas encore commandant de la garde nationale de Verſailles, au moins toutes mes peines & tout mon argent ne ſeront pas perdus. Il y a long-temps que je travaille à perſuader au peuple que l'Aſſemblée Nationale n'eſt plus compoſée que d'ariſtocrates, & peut-être cette circonſtance qui m'avoit d'abord déſeſpéré, eſt elle celle qui doit ſeconder le mieux mes projets de ce côté-là.

En attendant, mon cher Godad, ne ménagez pas vos ſoins : travaillez toujours avec le même zèle. Que la garde nationale de Verſailles me ſoit parfaitement dévouée. Vous ſavez que l'argent n'eſt pas ce qui m'arrête ; & d'ailleurs quelle récompenſe vous eſt promiſe !

Avant de terminer cependant, j'ai un petit reproche à vous faire. Les gens que vous avez appellés à votre ſecours, pour cette élection du commandant, ſe ſont donc découverts eux-mêmes. On a ſu, malgré tout ce que j'ai pu faire pour en empêcher, que ſur huit cens votans pour cette nomination, il y en avoit près d'un cent qui n'étoient pas même domiciliés à Verſailles, et que perſonne ne connoiſſoit. Il faut prendre garde à cela, et une autrefois il faut les mélanger avec les véritables verſailliens, de manière à ce qu'on ne puiſſe pas même s'en douter. Vous ſavez qu'en général, ce ſont-là de ces découver-

tes fort désagréables, & d'autant plus, qu'actuellement les habitans de Versailles vont se tenir plus sur leurs gardes, & qu'il sera plus difficile de les tromper.

Au surplus, je m'en rapporte parfaitement à vous. Faites ce que la prudence vous indiquera. Si j'ai de nouvelles instructions à vous faire passer, vous les recevrez par la voie ordinaire, c'est-à-dire par les mains de *le Cointre.*

Croyez-moi dans tous les cas, tout à vous,

CHARLES LAMETH.

Paris, *ce* 3 *juillet* 1790.